

Lettre à mon neveu québécois

Louis-Karl Picard-Sioui

Numéro 320, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89473ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Picard-Sioui, L.-K. (2018). Lettre à mon neveu québécois. *Liberté*, (320), 13–15.

Lettre à mon neveu québécois

LOUIS-KARL PICARD-SIOUI

Cher neveu,

Je suis né sur l'île de la Grande Tortue, quelque part sous une montagne au nord de la Grande Rivière. On dit que c'est Iouske'a, le Jumeau mythique de l'Ordre lui-même, qui a modelé mon corps dans de la glaise rouge avant de m'insuffler la vie. Avec mes sœurs et mes frères, j'ai erré longtemps dans la grotte originelle, plusieurs générations, sûrement, avant de trouver la lumière. Ce n'est que lorsque nous sommes sortis des ténèbres, et que nous avons émergé quelque part sur Onyohwentsiio', que Iouske'a nous a prodigué les instructions initiales. Il nous a dit que l'on avait tout ce dont nous avons besoin pour vivre heureux et en harmonie. Que l'interdépendance est un signe de force, l'essence de l'existence, la clef de la survie. Que chaque élément doit être respecté, car chacun a un rôle dans la toile de la création. Qu'il faut trouver la paix intérieure pour construire des alliances. Que le pouvoir et la richesse doivent être équitablement répartis entre tous. Que la diversité humaine, comme celle du reste de la création, est un gage de santé et de longévité. Il nous a enseigné à bien nous comporter en tant que Onkwehonne, hommes naturels. C'était il y a longtemps, tellement longtemps que je ne saurais le compter en nombre de millénaires, encore moins en années. La vérité, cher neveu, c'est qu'une fois que l'on franchit le cap des 10 000 ans, on oublie beaucoup, beaucoup de choses.

Lorsque tu t'es échoué ici il y a 400 ans, tu n'étais qu'une jeune pousse, naïve et quelque peu rebelle. Un enfant qui ignorait tout du monde et de sa nature profonde, mais dont l'outillage était si performant qu'on aurait cru à de la magie. Tu m'as séduit tout de suite. Et donc, je t'ai accepté dans

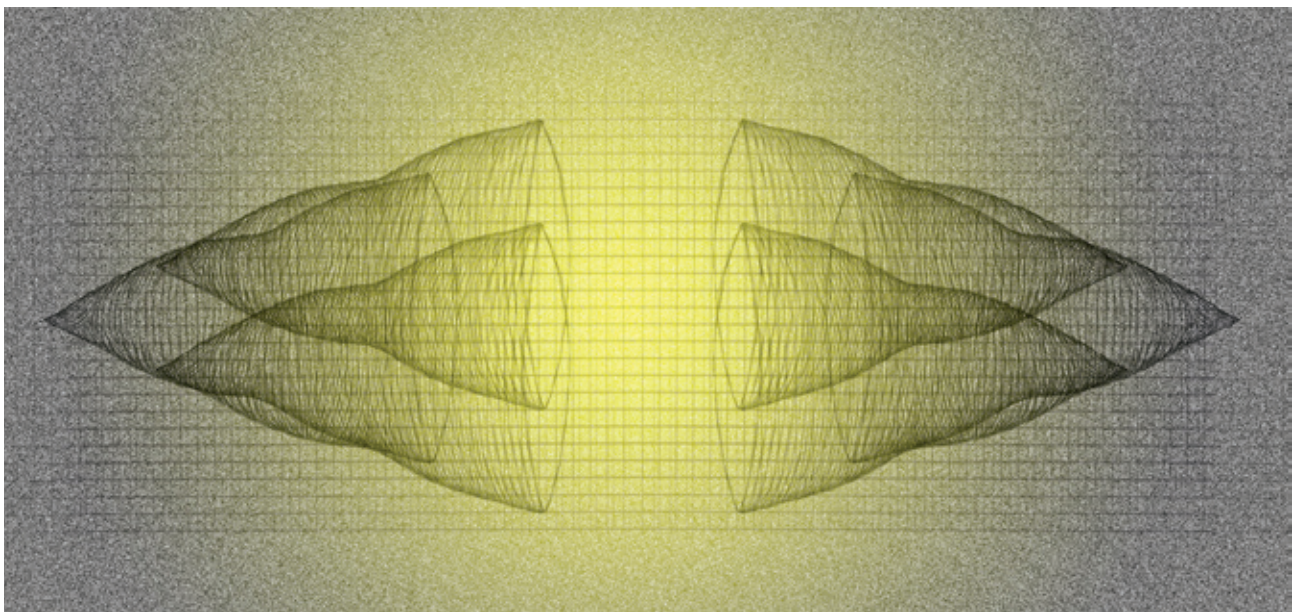
l'alliance. Je t'ai pris sous mon aile, malgré ton arrogance et tes soubresauts occasionnels de violence. Malgré les maladies et la mort que tu traînais dans ton sillage. Je voyais ton potentiel. C'est pourquoi j'ai lavé ton corps et ton esprit de tous leurs maux. Tu disais être si malheureux en Europe, sous le joug de Pères barbares qui régnaient d'une main de fer. Ici, sur l'île de la Grande Tortue, tu n'aurais plus à subir ce poids. Tu pourrais prendre racine, t'épanouir et vivre en harmonie avec nous et le reste de la création. Tu apprendrais de nos enseignements, tu comprendrais ce que signifie être un habitant de l'île. Au début, tu écoutais les enseignements prodigués, même si tu ne les comprenais pas toujours. Ce monde si ancien, que tu croyais à tort être nouveau, il t'obsédait. Lorsque nous en discussions, tu avais les yeux grands ouverts et les oreilles attentives. Tu as appris nos coutumes, notre mode de vie. Tu as balbutié notre langue, source de toutes nos connaissances. Tu as appris à cultiver les dons de la mère des Jumeaux-Créateurs : onenha', yashe'ta', oyare'sa'. Tu as appris à saisir l'eau de wahta' pour en faire du sirop, à cueillir tihchiont et ohenhtayet, à chasser ohskënon-ton'. Tu as appris à danser avec les vents et les saisons, à te déplacer sur le territoire avec yänionhra' et yahonwa'. J'ai cru que tu serais un bon neveu, respectueux de tes aînés. J'ai cru que tu passerais notre sagesse à tes enfants, que tu t'acclimaterais à ton nouveau milieu en toute harmonie.

Ton adolescence n'a pas été facile. Je n'ai pas porté attention aux signes précurseurs, mais je crois que tout s'est détérioré lorsque ton père, le roi de France, a coupé les ponts. Il a eu à choisir entre toi et tes sœurs antillaises, plus suaves et plus productives, et c'est elles qu'il a choisies. Peut-être que tu as voulu te venger sur moi, que tu m'as trahi comme ton propre père t'avait trahi.

Il faut dire que par la suite, ton père adoptif, le roi d'Angleterre, a été rude, parfois, avec toi comme avec moi, mais cela est une autre histoire. C'est peut-être ce qui t'a fait basculer dans la folie. Si au moins tu t'étais contenté de couper les ponts, j'aurais pu comprendre.

Je n'ai jamais compris ce qu'il y avait de « responsable » dans votre système de gouvernance archaïque, où une poignée de puissants règnent impunément sur les plus humbles et les plus sages.

M'ignorer était une chose. Te lancer dans une compétition d'usurpation de mon héritage avec ton jeune frère britannique, c'en était une autre. Je connaissais ta faim et tes tourments intérieurs, mais de là à vouloir me faire disparaître pour mieux me piller ? À déstabiliser l'ordre du monde tel qu'il avait existé depuis les temps immémoriaux ? Je ne t'en aurais jamais cru capable. Pourtant, c'est ce qui arriva. Tu as envahi les terres qui m'étaient réservées. Tu savais qu'en Europe, tes parents souhaitaient que vous viviez en paix avec les miens. Tu as donc manigancé avec ton petit frère pour quémander ce que tu appelais le « gouvernement responsable », une façon de nous éloigner de toute sphère d'influence. Votre mère, effrayée que vous rejoigniez les



enfants perdus plus au sud, s'est pliée devant vos volontés d'enfants-rois. Je n'ai jamais compris ce qu'il y avait de « responsable » dans votre système de gouvernance archaïque, où une poignée de puissants règnent impunément sur les plus humbles et les plus sages. Mais j'allais bientôt comprendre ce que ça signifierait pour moi et les miens.

Je me souviens qu'en 1851, possédé par la fébrilité d'un bambin découvrant un nouveau pouvoir, tu as rédigé la première loi pour encadrer mes actions, comme si j'étais soudainement devenu sénile. Un dément qui ne sait plus ce qui est bon pour lui. Un vieillard que l'on parque dans une réserve pour mieux l'oublier, pour l'encadrer comme un enfant, sans respect pour l'étendue de ses connaissances et de son expérience. Ironiquement, tu l'as appelée *Acte pour mieux protéger les terres et les propriétés des sauvages dans le Bas-Canada*. Mensonge. Tu voulais vider les territoires de notre présence pour étendre « la race canadienne-française », comme tu le disais. Tu as revu la loi à plusieurs reprises, l'imposant même à l'ensemble du pays en 1876. Ton petit frère t'y a aidé, évidemment. Vous vous ressemblez tant, quand il s'agit de comploter contre votre vieil oncle.

Tu as installé des tuteurs pour mieux nous surveiller, mes frères et moi, pour nous dire ce que nous avons le droit de

faire et ce qui était désormais interdit. Tu as dit que nous n'avions plus un mot à dire sur ce qui se passait à l'extérieur de la réserve. Que nous ne pouvions plus en sortir sans l'accord de ton agent. Que c'était pour notre bien, pour que nous puissions nous éteindre dans la dignité. Quelle hypocrisie. J'avais quelques courbatures dues à la turbulence de mes jeunes neveux, mais je n'ai jamais été en phase terminale !

Tu as dit que nous ne connaissons rien. Que ce que mes frères et moi enseignions à nos enfants était mensonges et superstitions. Que nos langues étaient sales et nos mœurs, inciviles. Que notre descendance devait s'exprimer uniquement dans les dialectes étrangers venus de l'autre côté de la mer salée. Tu as interdit nos rituels millénaires et nos systèmes de gouvernance. Tu as harnaché notre souveraineté en installant des conseils fantoches à la tête de chaque communauté. Tu as arraché à mes sœurs leurs enfants pour les envoyer dans des camps de travail et de rééducation. Là où l'on enseigne la crainte de ton clergé vulgaire. Plusieurs de mes enfants ont croupi derrière les barreaux pour avoir chassé sans ta permission sur leurs propres terres. Plusieurs ont été assassinés pour avoir résisté. D'autres, seulement pour avoir existé.

Pendant ce temps, tes enfants beuglaient : « Emparons-nous du Nord ! »,

« Emparons-nous de la terre ! », « Maîtres chez nous ! ». Mais ça aussi, c'est un mensonge. Cette terre n'a été la tienne que par procuration, parce que je t'avais pris sous mon aile, cher neveu. Jamais elle ne t'a appartenu. Tu le savais, c'est pourquoi tu as travaillé si fort à nous faire disparaître, mes frères et moi. Au début du XX^e siècle, sous l'impulsion de ton fils Eugène, tu as volontairement effacé plus de 15 000 toponymes dans nos langues sur la carte du Québec. Tu les as remplacés par des noms de saints et autres personnages fabuleux qui, pourtant, demeurent étrangers à notre Île. Tu as déraciné nos langues du territoire d'où elles avaient émergé. Tu n'as jamais compris le savoir millénaire qu'elles portaient.

Sous prétexte de mieux protéger ta propre langue, tu as édicté la loi 101 qui interdit à quiconque de travailler dans les langues du pays, sauf dans les petits enclos où tu veux nous restreindre. Nos langues. Nos belles langues. Tu as ouvert de force la bouche de nos enfants pour y enfoncer la tienne. C'est ce que tu as fait. Tu as élaboré une myriade de mensonges fantasmagoriques pour justifier l'injustifiable. De grandes épopées que tu diffuses sur tous les écrans. Des mythes de Nouvelle-France, de colonisation glorieuse et de mission divine. Ce que tu appelles l'Histoire. Ces faussetés qui remplissent les pages des livres que

tu forces dans le crâne de nos enfants. Des tiens comme des miens.

Aujourd'hui, tu ne me parles guère, sinon par la voie de l'injustice des tribunaux, de l'indifférence de tes fonctionnaires et de la brutalité de tes corps policiers. Tu te crois puissant. Tu dis que toutes ces histoires appartiennent au passé, que mon ère est terminée et que je dois m'incliner devant ta force. Tu parles comme si tes normes étaient naturelles, comme si le flot de l'histoire allait nécessairement dans ta direction.

Ce continent nous a forgés autant que nous l'avons forgé.

Comme si c'était la volonté du Créateur. Tu lui as pourtant tourné le dos, à lui aussi, après avoir commis tant de crimes en son nom. Lorsque tu te fais prendre à semer le chaos, tu te dépêches à montrer du doigt ton petit frère, comme s'il était à l'origine de tous les maux. Bien sûr que ton frère anglais est imparfait et qu'il commet des fautes, parfois de très graves. Mais sache que ça n'absout pas les tiennes.

Regarde-moi, le vieil oncle à qui tu as tout dérobé, qui a presque tout perdu, sinon sa fierté. J'ai honte, mais seulement d'avoir cru en toi. On me dira qu'on ne peut demander à un jeune de 400 ans d'agir en sage d'expérience. Mais pour devenir sage, ne faut-il pas apprendre à écouter et à admettre ses torts?

Voilà ce que je souhaite partager avec toi aujourd'hui. La vérité, cher neveu, c'est qu'au cours de dizaines, sinon de centaines de millénaires, cette île de la Grande Tortue, ce continent, nous a forgés, autant que nous l'avons forgée, elle. Pendant que de l'autre côté

de la mer salée, tes pères développaient des outils technologiques pour dompter la nature, nous développons des façons de vivre en harmonie avec elle. Nous avons maintenu l'équilibre des espèces en bons jardiniers, nous avons découvert tant de secrets. Nous n'étions pas parfaits, bien sûr. Nous avons sûrement commis de lourdes erreurs. Je n'en ai plus souvenir, mais certains affirment que nous aurions participé à l'extinction des mammifères géants qui ont déjà habité l'île. Tu t'imagines ce que ça voudrait dire pour des chasseurs nomades? À quel point la famine a dû être terrible! Si cela est vrai, nous avons sûrement tiré de profondes leçons de cette expérience. Peut-être que cela nous a ramenés aux instructions initiales de Iouske'a. À vrai dire, que cette sagesse provienne du Jumeau de l'Ordre ou de millénaires d'expérience importe peu. Ce qui est important, c'est que tout ce savoir, ce qui en reste, continue d'être véhiculé à travers nos récits, nos coutumes, nos langues. Et comme, au bout du compte, toutes les civilisations sont le fruit d'une évolution sur la longue durée, il va de soi que l'énergie que nous n'avons pas investie dans le développement d'outils, nous l'avons mise à cultiver d'autres savoirs. Tu imagines toutes ces connaissances accumulées dans nos langues et notre oralité depuis des millénaires? Il faudrait être fou pour s'en priver, pour vouloir les faire disparaître. Rappelle-toi que lorsque tu t'attaques à nos langues et à nos cultures, c'est l'humanité tout entière que tu sabordes.


Aujourd'hui, mon cœur est lourd, mais sache que malgré toutes tes trahisons, je ne te hais pas, cher neveu. Comment le pourrais-je? Tu fais aussi partie de la Création. Tant de mes enfants ont de ton sang dans leurs veines. Et puis, malgré ta violence et ton arrogance, il y a toujours tellement de beauté chez toi, tellement de forces vives, de créativité. Je ne voudrais pas que tu t'éteignes dans l'oubli. Jamais je ne voudrais te voir subir le sort que tu m'as réservé. Je ne veux pas que tu retournes chez tes pères, seulement

que tu reconnaisse nos territoires et notre souveraineté. Je ne veux pas que ta langue s'éteigne. En fait, comme tant des miens, je contribue à la vivacité et au dynamisme de ta culture depuis des siècles. N'est-il pas temps que tu en fasses autant pour moi et mes frères? Ne serait-il pas temps que nos langues soient traitées sur un même pied d'égalité que la tienne? Je ne te demande pas d'édicter tes lois dans ma langue, mais que tes enfants l'apprennent à l'école. Après tout, chaque langue donne accès à des vérités, à des points de vue uniques sur le monde. Les nôtres ont été forgés ici pendant des millénaires. Quelle science y trouveras-tu? Quelles fabuleuses avancées en philosophie, en écologie, en physique, en gouvernance pourrait-on découvrir ensemble si tu acceptais enfin, après tant de siècles de rébellion, de revenir près du feu pour redécouvrir les secrets de l'île. On se comprendrait sûrement mieux, tu ne crois pas?

Allons, tu n'es plus un enfant, maintenant. Il est temps de revenir à la table du festin, de reconnaître les droits et la sagesse de ceux qui t'ont éduqué quand ta propre famille t'a renié. Il en va de ton humanité. De l'avenir de nos enfants. Il en va de l'avenir tout court.

Ahskennon'nia (paix)

Ton oncle,

Huwennuwanenhs 

♦ Écrivain, poète, performeur et commissaire en arts visuels, **Louis-Karl Picard-Sioui** refuse les catégorisations et se définit avant tout comme un créateur. Membre du peuple wendat, il a été élevé et demeure toujours à Wendake. Il travaille depuis une quinzaine d'années dans le domaine de la diffusion de la culture et de l'art autochtone. Dans son dernier livre, un recueil de nouvelles intitulé *Chroniques de Kitchiké : la grande débarque* (Éditions Hannenorak, 2017), il développe un univers cinglant faisant écho aux réalités des Autochtones dans les réserves du sud du Québec.